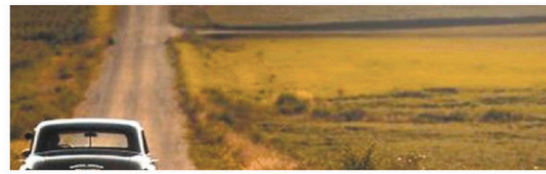




Les prédateurs ordinaires traqués par **Chloé Savoie-Bernard** Page F 3



États-écrits d'Amérique (6) dans le Colorado de Kent Haruf Page F 4

LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 22 ET DIMANCHE 23 OCTOBRE 2016

ENTREVUE

Far West en territoires nord



Louis Hamelin place les rois nègres et les marionnettistes des régions rurales sous son spectrographe

Le romancier l'avoue: son imaginaire est habité par la nordicité et par cette envie de faire de la littérature un terrain d'observation du politique.

Comment le territoire façonne-t-il une écriture, une identité? À l'aube de la sortie de son nouveau roman, *Autour d'Éva*, le romancier Louis Hamelin arpente un début de réponse depuis la reine des Cantons-de-l'Est, d'où il continue de fantasmer l'Abitibi par la littérature.

RALPH ELAWANI

Entre Montréal et Sherbrooke, le paysage revêt le manteau dont on drapait les conversations automnales lorsqu'elles atteignent leur degré zéro. «C'est beau, les couleurs, non?» Louis Hamelin apparaît dans la cour arrière de son bungalow. Après un café et une Camel – qu'il accepte à titre d'ancien fumeur – il explique qu'il avait encore, après la publication en 2010 de *La constellation du lynx*, un roman abitibiien dans la peau. Avec *Autour d'Éva*, son nouveau roman à paraître le 25 octobre prochain, il tenait à raconter l'histoire d'un groupe d'écologistes qui s'oppose à un projet de développement immobilier. «Je suis allé chercher l'idée près de mon bled natal, en Mauricie. Un promoteur "flyé" a ensuite inspiré le personnage de Lionel "Le lion de l'Abitibi" Viger.» On accède au bureau de l'écrivain par une porte derrière la maison. Une bibliothèque contenant des ouvrages consacrés aux événements d'Octobre est installée près de sa table de travail. Une photo d'Hemingway. Beaucoup de littérature américaine. «J'étais déjà branché dans un rapport à la nordicité et à l'Amérique. Le territoire et le Nord

sont des aspects indéniables de mon imaginaire.» Établi en Estrie depuis cinq ans, l'auteur est désormais contraint de fantasmer ce Nord à travers le prisme de la littérature. «Mon propre périple en Abitibi, où je suis allé pour vivre avec une femme, est sans contredit ce qui se rapproche le plus d'une sorte d'exil. Je m'y suis retrouvé dans la situation de Samuel Nihilio [son alter ego dans *La constellation du lynx*], tout seul dans une maison en pleine forêt, obsédé par mon projet.» Quelques briques d'Hunter S. Thompson («docteur ès gonzo», auteur de *Las Vegas Parano*) et de Gore Vidal (essayiste, dramaturge, romancier et scénariste dont la célèbre querelle qui l'opposa au commentateur conservateur William F. Buckley Jr a récemment inspiré un documentaire) ressortent du lot de livres «encabanés» dans son sous-sol.

Percevoir les ponts

Quel effet peut donc avoir un territoire sur la manière dont on écrit?, lui demande-t-on, en pointant du doigt Vidal, qui coula ses

vieux jours en Italie, perchoir à partir duquel il pouvait observer l'idiot du village élu président des États-Unis en 2000. «Le rapport à la territorialité me fascine. Les écrivains américains ont cette faculté de faire exister la moindre petite ville du Midwest. On n'a pas beaucoup ça dans notre littérature, bien qu'on voie poindre depuis quelques années des romans du Grand Nord, comme Nirliit [de Juliana Léveillé-Trudel] ou Panik [de Geneviève Drolet].»

«L'un des aspects que je voulais aborder est la relation entre la politique et l'argent»

Un peu comme Gilles Carle et Pierre Harel avant lui, Louis Hamelin perçoit un pont entre le Far West américain et l'Abitibi. Inconscient de l'effet de miroir, en début de projet, l'auteur s'est rendu compte que son roman reposait finalement sur l'interaction entre quatre personnages, dont les caractères se rapprochent de ceux des protagonistes du classique de Sergio Leone, *Il était une fois dans l'Ouest*.

Aux figures imaginées par Dario Argento et Bernardo Bertolucci et incarnées par Claudia Cardinale, Charles Bronson, Henry Fonda et Jason Robards, il oppose par symétrie un autre quatuor formé par Dan Dubois, Lionel Viger, Éva Sauvé et Stanislas Sauvé, les personnages de sa nouvelle création.

VOIR PAGE F 4 : HAMELIN



AHMAD AL-RUBAYE AGENCE FRANCE-PRESSE
Des Irakiens déplacés du village Bajwaniyah, à environ 30 km au sud de Mossoul, fuient les combats dans la région.

LA BATAILLE DE MOSSOUL

Pas de victoire sans une guerre contre les contradictions

Pour l'auteur et politicologue Jean-Pierre Estival, l'hypocrisie de l'Occident empêche la chute réelle du groupe EI

FABIEN DEGLISE

Les attentes sont élevées, mais elles risquent encore une fois d'être déçues. L'offensive militaire lancée lundi contre le dernier grand fief du groupe armé État islamique installé à Mossoul en Irak, et à laquelle a pris part le Canada, va certainement permettre de reprendre la deuxième ville d'Irak actuellement dans les mains de la puissante organisation terroriste. Mais les opérations militaires, si elles doivent libérer une ville, ne vont certainement pas entraîner la chute du groupe EI, un groupe nourri par trop de contradictions cultivées par l'Occident, estime le politicologue et spécialiste en géopolitique des pays arabes, Jean-Pierre Estival. L'homme appelle d'ailleurs à une prise de conscience rapide et nécessaire des hypocrisies européennes, canadiennes et américaines qui se préparent à nouveau à marquer, par la bataille de Mossoul, non pas la fin d'un problème, mais le commencement d'un nouveau.

«Laisser Mossoul entre les mains de Daech, c'est la pire des solutions, lance à l'autre bout du fil l'essayiste, auteur de *L'Occident peut-il vaincre définitivement Daech?* (L'Harmattan). C'est la capitale autoproclamée d'un État maudit, c'est à partir de là que le groupe EI s'est créé une entité territoriale; sa chute, symboliquement, va être très forte. Mais il ne faut pas se tromper. Une fois tombée entre les mains de l'armée irakienne et de la coalition, Mossoul ne va pas marquer la fin de la guerre contre Daech, mais plutôt nous forcer, Occidentaux, à faire face à nos propres contradictions. La bataille contre Daech n'est pas que militaire. Elle est aussi idéologique et éducative» et passe aussi, poursuit-il, «par la clarification de la situation» de l'Europe, du Canada, des États-Unis, «vis-à-vis de l'Arabie Saoudite et le Qatar» qui assurent les bases financières et idéologiques du groupe EI, en très grande partie.

«C'est probablement l'un des points les plus fondamentaux pour mettre fin à cette guerre», dit Jean-Pierre Estival: la rupture des ponts économiques et commerciaux avec l'Arabie saoudite par l'Occident. Mais pour cela, il faut du courage politique qu'aucun de nos gouvernements n'a pour le moment». Une frilosité particulièrement exacerbée en période de crise économique, où les milliards de dollars liés aux contrats de vente de produits,

VOIR PAGE F 2 : GUERRE

Livre imaginé:
Six héroïnes littéraires
Hommage à Anne Hébert
Du 19 octobre au 20 novembre 2016

Vernissage > 22 octobre • 14 h

Auteurs
Véronique Cyr • Philippe Drouin • Perrine Leblanc • Elsa Pépin
Artistes
Estela López Solís • Anne-Marie Proulx



Librairie
Monet
Des livres
et des libraires

LIVRES



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Les failles et la fragilité humaine forgent l'œuvre de cette auteure qui aime entremêler l'incongru.

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

La violence des apparences

Christiane Lahaie fait se rencontrer trois personnages coupés de leurs corps

DANIELLE LAURIN

Trois êtres en détresse. Mal dans leur peau. Trois êtres qui évoluent chacun de leur côté. Et qui vont bien finir par se rencontrer. Se dit-on, intrigués. Ce pourrait être une façon de présenter *Parhélie ou les corps terrestres*.

Mais il y en a d'autres. Celle-ci: une femme s'apprête à se suicider du haut d'un immeuble. Sautera, sautera pas? À proximité, mais séparément, une ado et un vieil homme s'interrogent sur son sort. Et sur leur sort respectif, par un effet miroir.

Ou encore: une fille de 13 ans victime de harcèlement après avoir montré ses seins à un inconnu sur la Toile n'en finit plus de se trouver «conne» et «laide», de se sentir «rejeté». Quel lien avec cette femme qui délire et entend des voix sur un toit? Et que vient faire dans cette histoire un vieux postier chargé de livrer un colis à un inconnu introuvable?

Christiane Lahaie a le don d'entremêler ce qui, à première vue, semble disparate, incongru. Le don de nous faire avancer dans la brume, tout en titillant notre curiosité. Et de faire surgir du farfouillage, de l'humour, en pleine situation dramatique.

Il y a aussi chez cette écrivaine découverte il y a 20 ans avec le recueil de nouvelles *Insulaires* un intérêt soutenu pour la faille, la fragilité humaine. Dans *Vous avez choisi Limoges*, l'an dernier, elle faisait s'entrecroiser dans la même ville des personnages entre deux eaux, solitaires, écorchés. Le thème central du recueil: la porcelaine. Comme miroir de la fragilité intérieure.

Cette fois, il s'agit bien d'un roman. Même si au départ les liens entre les trois personnages principaux de *Parhélie ou les corps terrestres* ne sont pas apparents. Justement. C'est derrière les apparences, au-delà du paraître, que nous conduit cette histoire.

On finira par comprendre que la femme suicidaire l'est devenue après une longue opération sous anesthésie. Une opération chirurgicale destinée à la rajeunir, à l'embellir. Elle y a laissé sa mémoire, sa santé mentale.

Elle ne sait plus qui elle est. Nue comme un

vers au 30^e étage d'un édifice, elle est coupée d'elle-même, de son corps: «La logique voudrait que je souffre, mais je ne sens rien. Le cordon qui me reliait à mon corps s'est rompu.»

Le noir de la pensée

L'ado qui se déteste, qui déteste son corps, avait cru quant à elle être désirée pour la première fois de sa vie quand elle s'est exhibée naïvement devant un internaute. La voici maintenant confinée dans une chambre loin de chez elle, prise en charge par sa tante Camille. Sans son téléphone cellulaire, privée de sa tablette et de son ordinateur, elle se laisse envahir par de noires pensées.

Et elle s'interroge. Sur la féminité, le vieillissement: «Camille, elle, n'a plus ses règles. Plus assez d'hormones. Alors, sa peau a commencé à se flétrir. Ses ongles cassent plus facilement et sa tignasse a perdu du volume. Elle avait une toute petite taille. Maintenant, elle a un ventre rebondi, comme si elle attendait un bébé. Sauf qu'il ne viendra jamais.»

Et de conclure, amère: «Bref, c'est vraiment chouette être une fille. Jeune, on a des crampes, des boutons et les cheveux gras. Dès que ça cesse, on se met à plisser comme un pruneau.»

Dans le cas du vieux postier, c'est un peu plus compliqué. On sait qu'il n'est pas des plus attirants physiquement, tandis qu'il ne peut s'empêcher de fantasmer sur les grosses poitrines. On apprendra à la toute fin seulement le secret qu'il cache depuis toujours, qui l'empêche d'être bien dans son corps et le confine à la solitude.

Ce qui est certain, c'est que prenant des allures de fable, le roman donne à penser que la rencontre avec la mort, même de loin, rapproche les êtres. Et peut même contribuer à changer leur vie.

Le reste appartient à la magie de l'écriture.

Collaboratrice
Le Devoir

PARHÉLIE OU LES CORPS TERRESTRES

Christiane Lahaie
Lévesque Éditeur
Montréal, 2016, 140 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Redressement social en spirale

Dans la veine de Beckett et Kafka, Renaud Jean livre une fable noire et grinçante sur le monde moderne

CHRISTIAN DESMEULES

Dans «*Déménagement*», la dernière des nouvelles qui composaient *Retraite* (Boréal, 2014), son premier recueil, il explorait déjà toutes les ambiguïtés de la misanthropie. Le protagoniste y expérimentait une inquiétante perte de contrôle de son existence.

Rénovation, le premier roman de Renaud Jean, est cette fois une fable sombre et terrifiante sur le monde moderne et les voies subtiles de la servitude volontaire — en droite ligne avec Beckett et Kafka.

Et peut-être est-ce avec une certaine suite dans les idées que, lorsque s'amorce le roman, le narrateur solitaire vient tout juste d'emménager dans un vaste appartement à l'intérieur capitonné, dépourvu de fenêtres. «Je repose là sur un canapé, dans le silence et l'obscurité, attentif aux battements de mon cœur, m'abandonnant au passage du temps.»

Mais deux inconnus, Folke et Takashi, vont débarquer un jour chez lui pour s'y installer et entreprendre des travaux de rénovation dont il n'a jamais été informé. Un an plus tard, de crises d'insomnie en conversations absurdes, l'homme se retrouve à la rue après avoir été expulsé de son appartement.

«Secrètement — mais tout relève du secret dans ma vie —, je caresse un rêve de cabane dans les bois, loin de la grande ville, qui ne me convient pas.» Il traîne un temps dans les parcs et les bibliothèques publiques, avant d'être pris en charge par des forces mystérieuses et emmené quelque part dans une communauté située au milieu des bois.

Il retrouve là-bas le même duo qui va l'inciter cette fois à participer «activement et de bonne foi» à un programme spécial qui va lui permettre

d'expier une faute qu'il ne connaît pas. «Invité à parler, poussé à agir, obligé à des interactions infinies (depuis mon arrivée, on m'a astreint à une série d'activités de socialisation), je lutte contre un sentiment d'éparpillement qui ne me quitte plus.»

Soumis durant des semaines à une batterie de tests et de questionnaires en vue de «cerner sa personnalité», l'homme consent à participer à un stage de redressement social. Dès lors, ballotté de stage en emplois aussi insensés que sous-payés, il s'engage dans une spirale qui ne paraît pas avoir de fin. Une longue descente aux enfers qui alimente son désespoir de ne pouvoir trouver sa place dans un monde auquel il n'avait jamais vraiment souhaité appartenir.

«Comment se fait-il que je continue de m'opposer aucune résistance au monde qui me maltraite, qui me foule aux pieds?» C'est le cauchemar à l'état pur. Une escalade d'incompréhension, de culpabilité sans objet et de sentences jamais nommées.

Diktat invisible, socialisation permanente, surveillance de tous par chacun: il est facile de voir dans *Rénovation* une sorte d'allégorie noire et grinçante, au choix, sur la pression des réseaux sociaux, le monde du travail, l'impact de chaînes de décisions lointaines et totalitaires sur nos vies — nos vies de plus en plus conformes. Un univers de transparence et d'aliénation poussé jusqu'à l'absurde.

Collaborateur
Le Devoir

RÉNOVATION

Renaud Jean
Boréal
Montréal, 2016, 144 pages



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Renaud Jean, un jeune premier face à son premier roman où la misanthropie dévoile ses ambiguïtés.

GUERRE

SUITE DE LA PAGE F 1

particulièrement des produits militaires, à ce pays, forcent plusieurs pays «à se fermer les yeux» pour mieux participer à ce grand bal des faux-culs.

Idéologie délétère

Le Canada n'échappe pas à l'incohérence, comme en témoigne la vente, récemment autorisée par le gouvernement de Justin Trudeau à la monarchie islamique d'Al Saoud, de véhicules blindés légers pour 15 milliards de dollars, soit, à titre purement comparatif, de quoi combler 15 fois le déficit budgétaire annoncé par Ottawa au début du mois d'octobre. «De l'argent», dit M. Estival, que les pays de l'Occident acceptent en niant «les conséquences néfastes de l'idéologie religieuse, de l'islam forcené et exacerbé» porté par l'Arabie saoudite qui se répand partout à travers le monde, autant par les bonnes œuvres du royaume que par le groupe armé État islamique. «Le wahhabisme [c'est] le nom de cette idéologie est porté en paroles par l'Arabie

«On est passé maître dans l'art de faire l'inventaire des dégâts sans s'intéresser aux causes»

Jean-Pierre Estival

saoudite, dit le spécialiste du Moyen-Orient, et il est porté par les armes par les djihadistes», adeptes des doctrines radicales de l'islam détournées à dessein par quelques organisations terroristes.

«Wahhabisme et terrorisme: cela crée un binôme infernal que l'Occident n'arrive pas à dénoncer en raison des intérêts économiques qui le lient à l'Arabie saoudite, poursuit-il. On favorise ce pays alors qu'on devrait simplement lui dire non.»

La bataille de Mossoul ne devrait rien changer à cette mécanique, déplore M. Estival qui, depuis plusieurs années, conseille un grand nombre d'États européens sur les grands enjeux géostratégiques qui affligent ce coin du globe. «On est passé maître dans l'art de faire l'inventaire des dégâts sans s'intéresser aux causes», dit-il. Des causes qui vont à nouveau in-

terpeller la coalition, une fois la ville soustraite par la force et le pilonnage de l'aviation américaine aux mains de «Daech», selon lui.

Un après hasardeux

«Pour le moment, cette coalition marche cahin-caha parce qu'elle a intérêt à le faire sans mettre en exergue ses différences et ses oppositions. Mais les forces en présence ont chacune des intérêts variés, des visées spécifiques, qui ne sont pas vraiment conciliables», ajoute-t-il en mentionnant la présence de peshmergas dans le nord — ces combattants kurdes sans grande affinité avec les Arabes — aux côtés d'une armée officielle irakienne remise sur pattes par les États-Unis — elle est composée de soldats d'élite chiïtes — et de mouvements autonomes sunnites en opposition confes-

sionnelle avec le chiïsme. La reprise de Mossoul se joue également avec la présence de groupes pro-iraniens, mais également de l'armée turque — un autre pays voisin — en conflit latent, lui, avec le pouvoir officiel de Bagdad. En résumé.

«L'attaque de Mossoul va être remportée par l'Occident, dit Jean-Pierre Estival. Après combien de temps et combien de morts? Difficile à dire. Mais ce qui est facile à prévoir, c'est la complexité de l'après-Mossoul. Plus on va avancer dans cette attaque, plus les contradictions que l'on essaye de ne pas voir vont s'affirmer», convoquant par le fait même, selon lui, l'urgence de les nommer, d'en parler, pour un jour, qui sait, de donner enfin aux batailles présentées comme décisives le caractère convainquant et final qu'elles n'ont pour le moment pas.

Le Devoir

L'OCCIDENT PEUT-IL VAINCRE DÉFINITIVEMENT DAECH? DU CALIFAT DU MOYEN-ORIENT À LA NÉBULEUSE MONDIALISÉE
Jean-Pierre Estival
L'Harmattan
Paris, 2016, 136 pages

EMMANUELLE TREMBLAY



Comme des sauvages

«Accourue de San Francisco pour être au chevet de Rose, sa mamie mourante, Viviane, biologiste de vingt-neuf ans, reçoit ses mots comme un héritage. [...] Un roman d'une terrible beauté.»

Monique Roy, *Châtelaine*

lemeac.com

Société de développement
des entreprises
culturales
Québec

© Patrick Lumby

LITTÉRATURE



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Chloé Savoie-Bernard fait résonner une petite voix lancinante et séditeuse dans la tête de ses femmes savantes.

NOUVELLES

Le silence de celles qui veulent gueuler

Chloé Savoie-Bernard pénètre ces territoires intérieurs où l'on se cache des prédateurs ordinaires

DOMINIC TARDIF

Elles sont savantes au sens où elles savent beaucoup de choses, presque trop de choses, les jeunes femmes auxquelles Chloé Savoie-Bernard donne la parole. Elles savent l'éternité d'un matin sans maquillage, mesurement précisément ce qu'elles risquent lorsqu'elles baissent sans capote et connaissent par cœur les longs trajets d'autobus pour se rendre en thérapie. Elles peuvent aussi, si vous le demandez, décrire la sensation d'un pénis enfoncé de force dans leur gorge. Elles en ont vu d'autres. Elles seraient dangereuses, si seulement elles se taisaient moins.

Premier recueil de nouvelles de la poète révélée l'an dernier par *Royaume scotch tape* (L'Hexagone), *Des femmes savantes* est d'abord et avant tout un livre sur le silence auquel se réduisent (et sont réduites) des filles obéissantes, dans le cœur desquelles gronde pourtant le volcan de la désobéissance. Elles voudraient rouspéter, répliquer, envoyer chier, mais préfèrent sourire, question de ne pas être assaillies par les *mansplainers* et autres prédateurs ordinaires.

Dans *Vois-tu, bébé requin, je veux te dévorer le cœur*, une mannequin aux abois essuie les invectives d'un photographe s'impatiantant de ne pas déceler d'étincelle dans son œil alors qu'elle pose nue devant lui pour une publicité de parfum bon marché. « *Sulfureuse, je l'avais déjà été bien suffisamment pour JF* », explique-t-elle en évoquant son amant. « *Accroupie, à quatre pattes, par-dessus lui, je lui avais donné tout mon quota de sex-appeal pour l'année [...] je n'avais plus rien dans les mains, rien dans les poches d'affriolant, pas même des miettes. J'étais vidée.* »

Elle parviendra néanmoins à répondre à la commande, tout en se réfugiant à l'intérieur d'elle-même, dans cette « chambre à soi » inviolée par le monde extérieur dont ses sœurs et elle doivent chaque jour ar-

demment défendre l'enceinte. Chloé Savoie-Bernard leur fournit ici une sorte de manifeste.

La revendication est d'ailleurs un ton que peu d'auteurs savent aussi bien subvertir. « *Quelle joie que de me cloîtrer dans la nomenclature des filles comme moi, des filles légères, parce que légère je le suis entre ses bras à lui, et je l'ai été, dans d'autres bras encore, tant de fois auparavant* », raconte une noctambule fière de papillonner de lit en lit.

De l'espoir de rentrer dans le rang

Une petite voix, lancinante et séditeuse, résonne dans la tête de ces femmes savantes. Elles aimeraient parfois la faire taire et rentrer dans le rang une fois pour toutes. « *Bientôt, je lirai autre chose, je lirai des romans historiques, je lirai de la chick lit, à la fin de l'histoire, la fille fourrera avec un gars imparfait mais qui l'aime vraiment, il sera probablement technicien pour Vidéotron et j'en soupirerai d'aise* », lance, à moitié sérieuse, une héritière de Sylvia Plath et de Nelly Arcan dans *Tu baignes dans la lumière*.

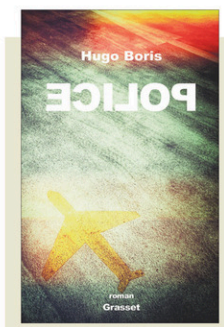
Dans un contexte où les violences faites aux femmes, celles des magazines de mode comme celles des agressions sur les campus, sont enfin nommées comme telles sur la place publique, les nouvelles de Chloé Savoie-Bernard pourrissent avantagusement être lues à l'aune de nombreuses questions d'actualité.

Il serait quand même triste de réduire au rang de commentaire éditorial cette auscultation élégamment âpre du désir et de son envivante violence. Écriture féministe? Oui, sans aucun doute, mais que dans la mesure où le féminisme est un appel à ce que le savoir des femmes fasse trembler le solage de nos certitudes.

Collaborateur
Le Devoir

DES FEMMES SAVANTES

Chloé Savoie-Bernard
Triptyque
Montréal, 2016, 124 pages



POLAR

POLICE

Hugo Boris

Grasset

Paris, 2016, 189 pages

Policier. Elle ne travaille pas dans la dentelle. Virginie enchaîne des missions urbaines. Intervention de prison. Expulsion. Suicide. Sadique. Incendie. Traitement humaine. Elle gère les ordres. À côté, l'urgence de l'hôpital a l'air d'un salon. Le roman se balade avec l'auto de patrouille. Les conversations fusent au ras du bitume, entre bordées d'insultes, machisme, offenses et chienneeries variées. Ça décape la politesse et les belles façons. Virginie n'a guère de vie personnelle, mais elle pense souvent à ce qu'elle fait. Désensibilisée, elle n'est pas mithridatisée. Peu à peu, les équipes s'individualisent, les forces de l'ordre s'humanisent pour ce qu'elles sont, en France, pas au Tadjikistan. Lui, l'expulsé tadjik, avec cette police française, il ne pige pas. Virginie a des journées dures, et ce roman, retournant l'esprit du polar, éclaire une tranche de réalité quotidienne pas badigeonnée de blanc. Le titre est imprimé sur la couverture à l'envers, esprit du temps, témoignage social marqué de durcissement.

Guylaine Massoutre

Le fantôme de Norman Bethune

Dans *Blessures*, Ying Chen ressuscite les morts pour mieux parler aux vivants



DANIELLE LAURIN

À première vue, Ying Chen surprend avec son nouveau roman. Celle qui a tant fouillé d'un œil froid, cruel, le territoire de l'intime, du couple, de la famille, déploie ses ailes comme jamais avec *Blessures*.

Ce qu'elle nous donne à voir: la guerre sino-japonaise à la fin des années 1930. L'évolution de la Chine depuis. L'évolution des relations entre l'Orient et l'Occident aussi. Les guerres qui se perpétuent un peu partout sur la planète, avec les jeunes, le plus souvent, comme chair à canon.

Constat pessimiste sur l'état du monde aujourd'hui, « *alors qu'il ne reste plus qu'une seule idéologie sur toute la planète, que l'égoïsme est la norme, que l'égo devient Dieu, le moteur incontesté d'une locomotive qui roule sans que personne en connaisse réellement la direction.* »

Tout cela, Ying Chen nous le fait voir par les yeux d'un médecin canadien devenu légendaire, qu'elle ne nomme jamais, mais qui est en tous points reconnaissable: Norman Bethune. Elle ne se contente pas de camper cet homme d'action sur les champs de bataille en Chine, alors qu'il tente de sauver le plus de blessés possible. Elle le fait aussi revivre, plus de 75 ans après sa mort.

Ou plutôt, elle promène le fantôme de son héros sur les lieux qui ont compté pour lui. Elle lui fait mesurer les changements opérés par le « *tsunami de la modernisation* » depuis sa mort.

Les fantômes, les spectres, les revenants: loin d'être nouveau dans l'œuvre de cette écrivaine d'origine chinoise qui a élu domicile à Vancouver après plusieurs années passées au Québec, où elle a commencé à écrire, dans les années 1990, directement en français.

L'auteur d'*Immuable*, d'*Un enfant à ma porte* et d'*Espèces* a souvent repris le même personnage de femme dans ses romans, en lui faisant vivre plusieurs vies. En la plongeant dans une errance cosmique, comme si elle voguait au-dessus du monde des vivants.

Si Ying Chen cultivait dans ces romans le mystère, en abolissant les frontières du temps, elle n'en posait pas moins, par les yeux de son héroïne multiple, un regard sévère sur la société actuelle, ses valeurs individualistes, matérialistes, superficielles.

Déjà en 1995 dans *L'Ingratitude*, Prix Québec-Paris et Grand Prix des lectrices de *Elle-Québec*, elle faisait parler une morte. Une morte qui réglait ses comptes avec le monde des vivants, avec sa société, son village. Avec sa mère, en particulier, prisonnière des traditions, représentante de la Vieille Chine, alors que de son vivant la jeune fille désespérait, dans la Chine de l'après-Mao, de conquérir sa liberté individuelle.

Bref, quand Ying Chen ressuscite les morts ou leur permet d'avoir plusieurs vies, elle ne se prive pas, à travers eux, de poser un regard critique sur le monde des vivants, celui où ils ont évolué et celui qui continue sans eux. C'est exactement ce qu'elle fait par le biais de Norman Bethune et de son fantôme. Mais de façon plus systématique, avec des vues plus largement politiques et sociales.

Les ennemis de la démocratie

On s'attarde, entre autres, à la façon dont était perçu par certains, au Canada, le médecin de son vivant: un dissident, un traître, un fanatique, lui qui « *s'était exilé dans un pays de nains barbares et qui, de plus, avait voulu aider les ennemis de la démocratie.* »

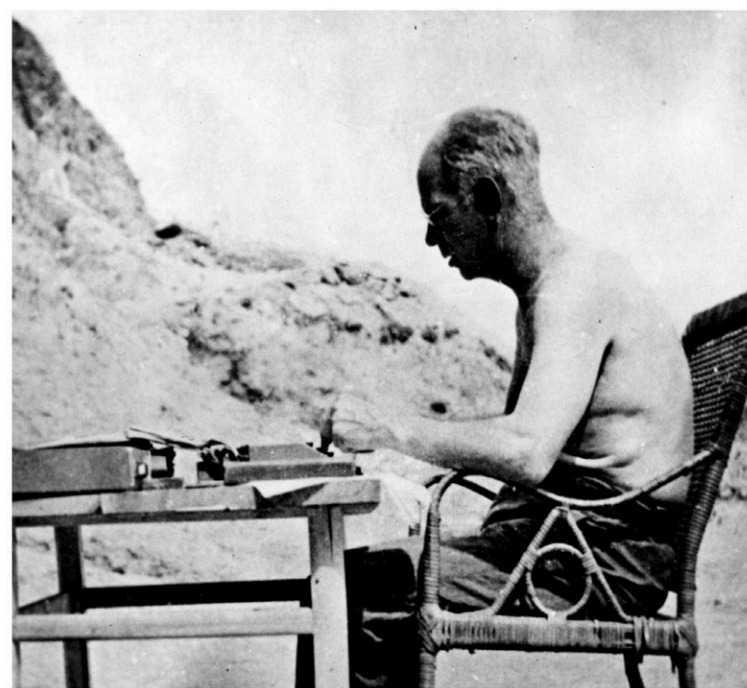
On s'attarde aussi à l'évolution de cette perception. Après la mort de Bethune. Alors qu'il est devenu héros national en Chine, période d'oubli dans son pays... « *L'oubli*, écrit Ying Chen, *dura jusqu'au jour où l'excédent de gaz et de pétrole que produisait le pays du docteur eut besoin de ruisseler à tout prix sur un autre continent, qu'il traverserait montagnes et océans, fleuves et champs, langues et croyances.* »

L'auteur ajoute: « *On se souvint tout à coup, comme si de rien n'était, de ce personnage qu'on pouvait présenter comme un ambassadeur, un pionnier, une marque de commerce.* »

Comme dans ses romans précédents, Ying Chen nous montre, non seulement son héros dans son milieu, elle nous donne aussi accès à ses pensées secrètes. Et à ses propres contradictions, tandis qu'il lutte jour après jour pour sauver des vies dans des conditions inhumaines, avec des équipements de fortune, privé bien souvent de médicaments.

Autrement dit, l'intime n'est pas mis de côté. Bethune lui-même se pose des questions sur sa propre vie. Des remords, ce « *dissident perpétuel* » en a eu.

Non pas qu'il remette en question son choix de vie, ce besoin d'agir dans l'urgence qui l'a toujours animé, cette nécessité de fuir la vie ordinaire



LA PRESSE CANADIENNE

Par les yeux du légendaire médecin canadien, ici photographié en Chine dans les années 1930, Ying Chen tisse une errance cosmique qui vogue au-dessus des vivants.

pour se sentir utile, ce « *dégoût pour toute stagnation* ». Quitte à laisser derrière lui une femme aimée.

Mais il ne se pardonne pas d'avoir fait souffrir son ex-femme. De ne pas lui avoir offert la vie de couple et de famille qu'elle recherchait, qu'il lui avait en quelque sorte permis d'espérer auprès de lui.

Un roman d'introspection

Il ne regrette pas d'avoir sauvé la vie d'un soldat du camp ennemi. Pour le Bethune que fait revivre Ying Chen, « *si les guerres se faisaient au nom des nations, son métier à lui ne connaissait pas de frontières.* » Il s'en veut, par contre, par ce geste, d'avoir causé malgré lui la mort de son petit protégé, un paysan orphelin devenu enfant-soldat, qui le considérait comme un père de remplacement.

Roman d'introspection tout autant que roman au cœur de l'action, *Blessures*. Très riche. Mais attention: pas de chronologie. Présent et passé s'entremêlent. Pas de réels repères géographiques, pour tout dire.

Aucun lieu n'est proprement identifié, ni la ville de l'Ontario où est né le médecin

en 1890, ni Montréal où il a longtemps œuvré, pas plus que la région des montagnes en Chine où il est mort d'une septicémie à 39 ans après s'être blessé à un doigt en opérant un soldat blessé.

On voit passer la figure de Mao, mais sans qu'il soit nommé. On comprend bien sûr dans quelle guerre nous sommes plongés, même si l'auteur ne dit pas son nom. Plutôt: une guerre « *opposant un pays moderne à un pays médiéval.* »

L'auteur multiplie les paraphrases, les métaphores. Elle laisse planer une zone de flou. Dans le temps, dans l'espace. Concernant les faits historiques, le héros et les personnages qui l'ont inspirée. Son roman peut dérouter.

AVIS intéressés: on n'est vraiment pas dans un ouvrage biographique, ou d'inspiration biographique, courant. On est dans l'évocation. Longues phrases, habitées. Souffle puissant. On est dans le Ying Chen, tout simplement.

Du Ying Chen magnifié.

BLESSURES

Ying Chen

Boréal

Montréal, 2016, 168 pages

Gaspard LE DEVOIR	
PALMARÈS	
Du 10 au 16 octobre 2016	
RANG	AUTEUR/ÉDITEUR
Romans québécois	
1	La maîtresse d'école • Tome 2 La tentation du... Ismène Toussaint/Les Éditions réunies -/1
2	Chère Arlette Arlette Cousture/Libre Expression 1/2
3	Les empocheurs Yves Beauchemin/Québec Amérique 2/3
4	Danger! Femmes en SPM Catherine Bourgeois/Les Éditions réunies -/1
5	Les fauifs Denis Monette/Logiques 3/8
6	Dans le regard de Luce • Tome 2 Pauline Gill/VLB 4/2
7	La nature de la bête Louise Penny/Flammarion Québec 6/8
8	La femme qui fuit Anaïs Barbeau-Lavalette/Marchand de feuilles 9/3
9	Il était une fois à Québec • Tome 1 D'un siècle... Michel Langlois/Hurtubise 7/5
10	Sur les berges du Richelieu • Tome 1 La tentation... Jean-Pierre Charland/Hurtubise 5/8
Romans étrangers	
1	Délires mortels Kathy Reichs/Robert Laffont -/1
2	Si tu me voyais comme je te vois Nicholas Sparks/Michel Lafon 1/5
3	Demain les chats Bernard Werber/Albin Michel 2/3
4	Message sans réponse Patricia J. MacDonald/Albin Michel -/1
5	L'homme qui voyait à travers les visages Éric-Emmanuel Schmitt/Albin Michel 4/7
6	Un cœur sombre Roger Jon Ellory/Sonatine 3/5
7	La fille dans le brouillard Donato Carrisi/Calmann-Lévy -/1
8	La fille de Brooklyn Guillaume Musso/XO 5/30
9	Les bottes suédoises Henning Mankell/Seuil 6/8
10	Une avalanche de conséquences Elizabeth George/Presses de la Cité -/1
Essais québécois	
1	Le code Québec J.-M. Léger J. Nantel P. Duhamel/Homme 1/3
2	Je ne sais pas pondre l'œuf, mais je sais quand... Josée Blanchette/Flammarion Québec 2/3
3	Les superbes Collectif/VLB 3/2
4	Dans l'œil du pigeon Luc-Alain Giraldeau/Boréal 4/2
5	Un barbare en Chine nouvelle Alexandre Trudeau/Boréal 5/5
6	Lettres à une jeune journaliste Josée Boileau/VLB 8/3
7	Abécédaire du féminisme Collectif/Somme toute 7/4
8	Rendez à ces arbres ce qui appartient à ces... Boucar Diouf/La Presse 6/53
9	La révolution culturelle du capital Maxime Ouellet/Écosociété -/1
10	La vérité sur le sucre André Marette Geneviève Pilon/VLB 9/6
Essais étrangers	
1	Qui gouverne le monde? L'état du monde 2017 Collectif/Découverte 1/3
2	Contre l'allocation universelle Collectif/Lux -/1
3	La puissance de la joie Frédéric Lenoir/Fayard 7/39
4	Le terrorisme expliqué à nos enfants Tahar Ben Jelloun/Seuil 2/3
5	Clinton/Trump, L'Amérique en colère Christine Ockrent/Robert Laffont 5/2
6	Idéaux politiques Bertrand Russell/Écosociété 3/5
7	Sapiens. Une brève histoire de l'humanité Yuval Noah Harari/Albin Michel 6/35
8	Le miroir aux alouettes Michel Onfray/Plon 8/2
9	La plénitude du vide Xuan Thuan Trinh/Albin Michel 4/3
10	Ce qui est à toi est à moi. Contre Airbnb, Uber... Tom Slee/Lux -/1

Gaspard LE DEVOIR	
PALMARÈS	
Du 10 au 16 octobre 2016	
RANG	AUTEUR/ÉDITEUR
Romans québécois	
1	La maîtresse d'école • Tome 2 La tentation du... Ismène Toussaint/Les Éditions réunies -/1
2	Chère Arlette Arlette Cousture/Libre Expression 1/2
3	Les empocheurs Yves Beauchemin/Québec Amérique 2/3
4	Danger! Femmes en SPM Catherine Bourgeois/Les Éditions réunies -/1
5	Les fauifs Denis Monette/Logiques 3/8
6	Dans le regard de Luce • Tome 2 Pauline Gill/VLB 4/2
7	La nature de la bête Louise Penny/Flammarion Québec 6/8
8	La femme qui fuit Anaïs Barbeau-Lavalette/Marchand de feuilles 9/3
9	Il était une fois à Québec • Tome 1 D'un siècle... Michel Langlois/Hurtubise 7/5
10	Sur les berges du Richelieu • Tome 1 La tentation... Jean-Pierre Charland/Hurtubise 5/8
Romans étrangers	
1	Délires mortels Kathy Reichs/Robert Laffont -/1
2	Si tu me voyais comme je te vois Nicholas Sparks/Michel Lafon 1/5
3	Demain les chats Bernard Werber/Albin Michel 2/3
4	Message sans réponse Patricia J. MacDonald/Albin Michel -/1
5	L'homme qui voyait à travers les visages Éric-Emmanuel Schmitt/Albin Michel 4/7
6	Un cœur sombre Roger Jon Ellory/Sonatine 3/5
7	La fille dans le brouillard Donato Carrisi/Calmann-Lévy -/1
8	La fille de Brooklyn Guillaume Musso/XO 5/30
9	Les bottes suédoises Henning Mankell/Seuil 6/8
10	Une avalanche de conséquences Elizabeth George/Presses de la Cité -/1
Essais québécois	
1	Le code Québec J.-M. Léger J. Nantel P. Duhamel/Homme 1/3
2	Je ne sais pas pondre l'œuf, mais je sais quand... Josée Blanchette/Flammarion Québec 2/3
3	Les superbes Collectif/VLB 3/2
4	Dans l'œil du pigeon Luc-Alain Giraldeau/Boréal 4/2
5	Un barbare en Chine nouvelle Alexandre Trudeau/Boréal 5/5
6	Lettres à une jeune journaliste Josée Boileau/VLB 8/3
7	Abécédaire du féminisme Collectif/Somme toute 7/4
8	Rendez à ces arbres ce qui appartient à ces... Boucar Diouf/La Presse 6/53
9	La révolution culturelle du capital Maxime Ouellet/Écosociété -/1
10	La vérité sur le sucre André Marette Geneviève Pilon/VLB 9/6
Essais étrangers	
1	Qui gouverne le monde? L'état du monde 2017 Collectif/Découverte 1/3
2	Contre l'allocation universelle Collectif/Lux -/1
3	La puissance de la joie Frédéric Lenoir/Fayard 7/39
4	Le terrorisme expliqué à nos enfants Tahar Ben Jelloun/Seuil 2/3
5	Clinton/Trump, L'Amérique en colère Christine Ockrent/Robert Laffont 5/2
6	Idéaux politiques Bertrand Russell/Écosociété 3/5
7	Sapiens. Une brève histoire de l'humanité Yuval Noah Harari/Albin Michel 6/35
8	Le miroir aux alouettes Michel Onfray/Plon 8/2
9	La plénitude du vide Xuan Thuan Trinh/Albin Michel 4/3
10	Ce qui est à toi est à moi. Contre Airbnb, Uber... Tom Slee/Lux -/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

MARTHA BAILLIE

LEMEAC

La disparition d'Heinrich Schlegel

Traduit de l'anglais (Canada) par Paule Noyart

« [...] un livre qui vaut le détour : en plus de sortir des sentiers battus, il nous réserve au tournant plusieurs agréables surprises à mi-chemin entre fiction et réalité. »

Karine Vilder, *Le Journal de Montréal*

LEMEAC

© Mark Raymond Roberts

lemeac.com

Conseil des arts du Canada
Canada Council for the Arts



En puisant dans les tonalités des *Mendians*, œuvre de Pieter Bruegel l'Ancien, 1568, reproduite dans le livre, les auteurs s'attaquent aux maux du pouvoir.

ROMAN ÉTRANGER

Mendians et estropiés

Pierre Senges et Sergio Aquino laissent un tableau de Bruegel guider leurs variations

GUYLAINE MASSOUTRE

« *Digressions, intuitions et chapardages* » : Pierre Senges imagine ainsi chacun de ses livres, créant une histoire contrefaite pour se moquer des faits établis. *Cendres des hommes et des bulletins* en est un pur exemple. Voici un XV^e siècle boiteux, avec arrêt sur image dans une Flandre à la Bruegel, où se mêlent bugnes, danses, masques et hérésies. Le dessinateur Sergio Aquino illustre cette Fête des Fous, tandis que l'« *Intelligence Recouvrée* » des pauvres hères prend des accents de vérité.

Tel un jeu de l'oie, l'ouvrage progresse de case en case. Ici, c'est une scène de rue, là, l'élection d'un antipape, on revient à la case départ, on progresse comme par un lancer de dés. Inouïe, ludique et drôle, l'épopée pataphysique du duo Senges et Aquino théâtralise la vie ratée de personnages s'achevant en cortège, bon an mal an, jusqu'à Anvers. Le dessin noir et blanc touche au mystère des mœurs tordues, issues de faits non avérés, ici racontés.

Cette caravane d'égarés vous fera découvrir l'antipape

Sylvestre IV, la bâtarde royale Jacinta Lancastre d'Angleterre, Alaeddin Ier l'Ottoman, le banquier Hans Van der Dingen, le roi Philippe VII, et quantité de figures secondaires. Ombres chinoises, ces ratés de l'Histoire narguent nos idées sérieuses, dont la plus chère, la certitude dans le progrès et la raison.

Histoire détraquée

D'où proviennent ces silhouettes, pleines de sottise et de repentance? En arpentant le Louvre, il y a six ans, Aquino est attiré par un petit tableau de la Renaissance flamande, *Les Mendians*, de Bruegel. En scrutant les détails, il se met à dessiner ces infirmes grotesques, avec béquilles et prothèses. La scène distille son magnétisme. Aquino invite alors Senges à pénétrer dans cette cour des miracles et à renouveler l'expérience d'un opuscule tendre, *Zoophile contant fleurette*, qu'ils signaient ensemble en 2012.

Senges enrichit alors son cabinet de curiosités. Amateur de variantes saugrenues, de gloses humoristiques et de miroirs où capter les jeux de conscience, cet esprit ferré en textes anciens pousse la paro-

die rabelaisienne vers des fantasmes jouissifs. Voyez ses « *usurpés* » conspuer leur roi, livres sous le masque de l'ânerie, riant du « *Principe d'Usurpation Universel trouvant son incarnation dans des formes anecdotiques* ».

Pagaille riieuse, farandole tragicomique, *Cendres des hommes et des bulletins* dresse le plaidoyer d'une reconquête littéraire: celle des parenthèses, où forer une mine de trésors enfouis, et celle d'obscurs bulletins, où puiser ces narrations émailées de sottises qui sédimentent nos savoirs.

Entêtements

Où Pierre Senges va-t-il chercher tout cela? Avec Kafka, dans *Études de silhouettes*, ou Melville, dans *Achab (séquelles)*, et d'autres compositions aussi érudites que jubilatoires, il a donné des sommes excentriques et explosées. Entre les dessins ubuesques d'Aquino et la toile de Bruegel, humaniste au réalisme pimenté de critique morale et politique, l'écrivain relance le projet des *Mendians* en l'actualisant.

« *Résurrection des Corps Boiteux* », cet édifice livresque aux arabesques fait jouer la folie des gens de pouvoir par des

exclus. Senges n'écrit-il pas que la boussole de l'antipape Sylvestre n'est pas fiable: « *Elle exige une virtuosité d'instrumentiste (patience et doigté): avant de la voir exprimer la vérité la plus stricte, il faut en passer par des hésitations d'abord déroutantes, désespérantes, des petits tremblements d'aiguille — c'est d'ailleurs une règle devenue un proverbe: sous les doigts d'un homme perdu, la boussole s'affole toujours?* »

Sous l'effet de rêve, le donquichottisme de l'humanité en ressort. Voici exhumé le chapeau pointu de la Mort. Voudrait-on qu'elle se lasse, qu'un catalogue d'« *ahuris* », d'« *estropiés* » — « *Bourgmestre, Evêque des Fous, Abbé des Cornards, Prévost des Étourdis, Abbé de Maugouvert ou de Lecache Profit* » — voie triompher le défilé de ces marionnettes sous la plume impeccable d'un dessinateur et d'un troubadour.

Collaboratrice
Le Devoir

CENDRES DES HOMMES ET DES BULLETINS

Pierre Senges et Sergio Aquino
Le Tripode
Paris, 2016, 320 pages

ÉTATS-ÉCRITS D'AMÉRIQUE (6)

L'attraction des corps contre tous

Depuis son Colorado, Kent Haruf laisse sa poésie pourfendre l'isolement et les conformismes

Les États-Unis par eux-mêmes. À l'approche du scrutin américain, le 8 novembre, *Le Devoir* vous propose de traverser l'Amérique, d'est en ouest, à la rencontre, chaque semaine, d'auteurs qui, par le roman, la nouvelle, l'essai ou la bande dessinée, dressent le portrait social, politique et économique de leur pays dans toute sa diversité. Sixième escale: vieillesse, solitude et conformisme dans le Colorado de Kent Haruf.

FABIEN DEGLISE

C'est une histoire toute simple, d'une douceur et d'une beauté remarquables, qui articule une terrible complexité: celle de se sortir des conformismes moraux, d'aller au-delà des impératifs sociaux, des normes et des préjugés dans une Amérique engoncée dans ses dogmes et ses orthodoxies.

Dans *Nos âmes la nuit*, le romancier Kent Haruf, auteur des *Gents de Holt County* (2006) et de *Colorado Blues* (2002), décédé en 2014 à l'âge de 71 ans, laisse dans cet ultime

roman l'élégance de sa plume caresser le destin improbable d'Addie Moore, septuagénaire, veuve, et de Louis Waters, son voisin du même âge, également esseulé et isolé par la mort de sa femme. Ils habitent à « un pâté de maisons » l'un de l'autre, dans Cedar Street, dans le plus vieux quartier de la ville, Holt, ville imaginaire du Colorado que l'auteur revisite ici pour placer cette fois une vieille femme face à l'audace d'une aventure: un jour, Addie propose à Louis de venir passer ses nuits chez elle, dans son lit, pour ne plus être seule, sans arrière-pensée, sans malaise, uniquement pour laisser deux âmes, abandonnées sur le chemin de la vie à deux, renouer avec la chaleur d'une complicité, au contact nocturne l'une de l'autre.

Tout est en délicatesse dans ce récit de deux solitudes ordinaires, posé sur papier par

Kent Haruf comme une dentelle sur la patine d'un meuble en bois. Les dialogues se fondent dans une narration dont la modestie des images et le calme du verbe dévoilent une pureté conséquente, en symbiose avec celle dont cherchent à s'approcher les deux voisins dans leur rapport à l'autre. Pour leur survie. Et contre tous.

L'attraction des corps est totalement platonique. Au contact des résistances, des frictions extérieures, dans l'entourage des deux veufs entrés en résistance face à leur isolement, elle va aussi faire apparaître une

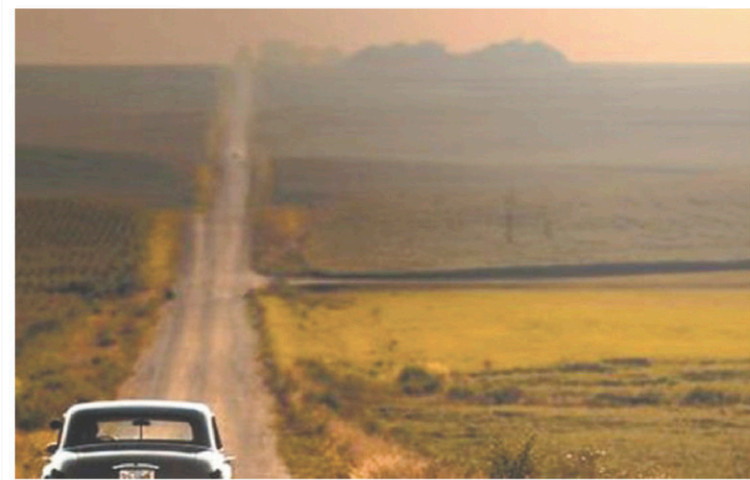
critique subtile, nourrie avec sensibilité, de tous ces cadres sociaux dont la rigidité assure la cohésion d'une communauté, mais peut devenir fatale aux destins sortant malgré eux des balises habituelles.

C'est le poids de la morale comme arme de destruction émotive, comme carburant d'une normalisation nuisible à la nature humaine que dépeint ici Kent Haruf, avec cette poésie, cette précision, cette justesse qui laissent une fois de plus les mots, ses mots, entretenir l'idée d'une insoumission à l'égard de ce genre de contradictions.

Le Devoir

NOS ÂMES LA NUIT

Kent Haruf
Robert Laffont
Traduit de l'anglais
par Anouk Neuhoff
Paris, 2016, 180 pages



Sur les reliefs de son État natal, Kent Haruf pose, dans *Nos âmes la nuit*, le récit des solitudes socialement troublées dans leurs rapprochements (Photo extraite de la couverture).

HAMELIN

SUITE DE LA PAGE F 1

Le PQ en filigrane

Le lauréat du Prix du gouverneur général pour *La Rage* (1989) juge les écrivains québécois trop mous lorsqu'il s'agit de parler de figures politiques. « *Nos romanciers, en général, ne sont pas de bons commentateurs de la vie politique, ce qui fait qu'il faut se fier aux observateurs professionnels.* » Exit, donc, les émules québécois de Joan Didion, Philip Roth ou Don DeLillo — lesquels ont tous fait de la politique le point central de leurs œuvres — si l'on suit la logique d'Hamelin.

« *L'un des aspects que je voulais aborder est la relation entre la politique et l'argent. Dans le roman, en filigrane, il y a la montée et l'arrivée au pouvoir du Parti québécois.* » On suit donc la manière dont « *le parti des idées* », qui a porté les rêves de pratiquement deux générations, a fini par devenir un parti relativement « *électorale* » comme les autres.

Dans *Autour d'Éva*, où il



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Dans *Autour d'Éva*, Louis Hamelin propose une réflexion au sujet des marionnettistes et autres rois noirs des régions rurales.

pique d'une verve gouailleuse autant les écolos se situant « *entre le bolchevisme et la social-démocratie* » que les « *fleurons* » du Québec inc., Louis Hamelin propose une réflexion au sujet des marionnettistes et

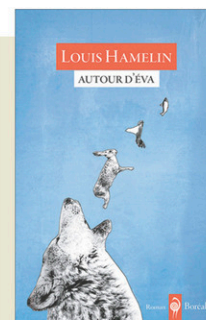
autres rois noirs des régions rurales: « *La vraie mainmise sur l'économie d'une ville comme Baie-Comeau ou Rouyn-Noranda, c'est la chambre de commerce et tous ses affiliés.* » Considérant tout cela, le

Québec ne se prêterait-il pas au genre de récit politique qui a fait la renommée d'écrivains américains comme Philip Roth et Norman Mailer? « *Le Québec est immense, territorialement parlant, mais, en même temps, comme société, nous sommes petits. Et, dans les petites sociétés, on est parfois frileux lorsqu'il s'agit de dépeindre la politique.* »

Pour illustrer son point de vue, Louis Hamelin pourra toujours compter sur ce fabuleux paltoquet qu'est son Lionel Viger, dans *Autour d'Éva*, sorte d'Elvis Grattot intelligent au service du grand capital. « *Je voulais que ce personnage de fiction soit une bébête, un petit gars qui a fait fortune et qui revient dans son coin de pays en gros bonnet. Un parvenu qui se perçoit comme un rêveur, voire un poète.* »

Personnage de fiction, vraiment? Et dire que la poésie envahissait récemment l'Assemblée nationale...

Collaborateur
Le Devoir



ROMAN QUÉBÉCOIS

AUTOUR D'ÉVA

Louis Hamelin
Boréal
Montréal, 2016, 424 pages

Campé dans l'Abitibi qui portait *La constellation du Lynx*, le neuvième roman de Louis Hamelin s'articule autour d'une communauté où les uns vantent les retombées d'investissements « *dans une économie qui en arrache* », tandis que les autres savent déjà que les porteurs d'eau deviendront des porteurs de sacs de ciment « *mais seront toujours des porteurs* ». En filigrane se joue l'avenir d'un Québec perplexe face à son entrée dans l'histoire. Éva Sauvé, Montréalaise d'adoption, quitte la ville pour aller vivre au chalet de son père, rédacteur en chef du *Colon*, un hebdomadaire financé par des entrepreneurs favorables aux projets du promoteur immobilier Lionel Viger. Le désir de débrancher qui anime Éva s'essouffle lorsqu'elle adhère à un mouvement contestataire dirigé par l'activiste et documentariste Dan Dubois. Le tour de force de Louis Hamelin réside en ce fait qu'il rend compte, avec un humour caustique, du pire chez chacun, question de mieux rappeler, au final, que le roi est nu.

Ralph Elawani

LIVRES

Celui qui ne chante pas

Dans le premier roman de Mario Benedetti, immense écrivain ibéro-américain jamais nobélisé



LOUIS
HAMELIN

Mario Benedetti fut l'un des plus grands écrivains latino-américains du vingtième siècle. Une icône littéraire de la gauche qui, à la fin de sa vie, croulait sous les décorations. Dans cette autre Amérique qui commence sur la rive sud du Rio Grande, les poètes ont toujours été considérés comme des figures importantes, comme les vrais ambassadeurs de la langue, personnalités publiques respectées, au prestige intact, alors que partout ailleurs triomphait sans partage le roman.

L'Uruguay, patrie de notre homme, est le plus intrigant pays d'Amérique latine. Un maigre trois millions d'habitants, mais plus de Coupes du monde de soccer à son actif (deux) que l'Angleterre, la France et l'Espagne. Et la terre d'Uruguay semble avoir pour vocation de fabriquer des poètes. Une vague d'immigration française, au XIX^e siècle, y enfante successivement Isidore Ducasse, comte de Lautréamont, Jules Laforgue, considéré comme un co-inventeur du vers libre, et l'autre Jules au drôle de nom, Supervielle, lequel, tout comme ses deux prédécesseurs, s'arrachera vite aux lointains rivages de la rade de Montevideo pour voguer vers la cité de Baudelaire.

Né là-bas en 1920, Benedetti traverse à dix-huit ans le Rio de la Plata. A Buenos Aires, où un obscur bibliothécaire appelé Borges pond une fiction intitulée *Pierre Ménard, auteur du Quichotte*, super Mario va déployer une activité littéraire et intellectuelle considérable. Au-delà de l'aura poétique dans laquelle continue de baigner sa renommée posthume, Benedetti fut un vérita-

ble polygraphe, multipliant articles, essais, pièces, contes, éditoriaux politiques et autres textes en prose.

En 1971, il s'associe aux Tupamaros, groupe révolutionnaire d'extrême gauche prônant la guérilla urbaine, pour fonder le « Mouvement des indépendants du 26 mars », lequel rejoint aussitôt le « Front large » (Frente Amplio), une coalition de gauche réunissant la Démocratie chrétienne, les communistes et à peu près tout ce qui grouille, grenouille et scribouille entre les deux. Les Tupamaros ont déjà leur réputation. L'année précédente, ils ont enlevé et exécuté

L'exil a permis à Mario Benedetti d'éviter le sort réservé à son aîné transandin Neruda, probablement assassiné par la dictature de Pinochet

un agent du FBI agissant comme professeur de torture auprès des forces de police locale, Dan Mitrione. Leurs exploits inspirent même des petits gars de chez nous, avec le résultat que l'on sait.

En 1971, dans une petite nation du Cono Sur, on pouvait donc assooir, autour d'un même programme, des politiciens traditionnels, des représentants d'une organisation radicale pouvant être qualifiée de terroriste et le plus éminent poète du pays. « Convergence », vous avez dit ? De quoi faire rêver un Jean-François Lisée... Quant au « Front large » de l'Uruguay, après avoir survécu à la parenthèse sanglante d'une dictature militaire (1973-1985), il remportera haut la main, en 2004, la présidence du pays et une majorité absolue au Congrès.

L'exil (en Argentine, au Pérou, à Cuba, à Madrid) aura entre-temps permis à Mario Benedetti d'éviter le sort réservé à son aîné transandin

Neruda, probablement assassiné aux premiers jours de la dictature de Pinochet.

Dans la Suisse des Amériques

Au milieu du vingtième siècle, alors que l'Uruguay connaît une période de prospérité et de stabilité politique qui lui vaut d'être qualifiée de Suisse des Amériques, Benedetti fait paraître son premier roman, *Quiên de nosotros* (1953), qui n'avait encore jamais été traduit en français. C'est maintenant chose faite aux Éditions Autrement.

Qui de nous peut juger se présente comme un triptyque, le récit polyphonique d'un triangle amoureux. Réduite à un schéma, l'intrigue donne ceci : Miguel a toujours aimé Alicia, ou cru l'aimer; Alicia aime Lucas, ou plutôt : Miguel croit qu'Alicia aime Lucas; Alicia aime Miguel; Lucas aime Alicia, est attiré par elle, en tout cas; Alicia choisit Miguel; Alicia choisit Lucas.

Trois personnages, trois styles : le journal intime pour Miguel, la lettre pour Alicia, le roman à la troisième personne, auto-annoté, pour l'écrivain Lucas. Réinterprétée au gré de chaque protagoniste, la réalité des sentiments, saisie avec une remarquable attention aux plus subtiles nuances des complexités psychologiques, bascule à plusieurs reprises, selon le point de vue. Cette traitresse logique du triangle, aux obscures complémentarités : « *Le plus curieux [...] était que si deux d'entre nous se trouvaient ensemble, ils parlaient inévitablement du troisième.* » On pense au sous-titre de *La femme d'à côté*, le chef-d'œuvre de Truffaut : « *Ni avec toi, ni sans toi.* »

Alicia et Miguel se sont mariés sur un simple qui-proquo. C'est assez amusant : « *Et quand donc te maries-tu ?* »

demande Miguel à Alicia, en pensant à Alicia et Lucas. Et elle : « *Quand tu voudras* », en parlant d'elle et de Miguel.

Le problème de Miguel, c'est qu'il n'arrive ni à détester Lucas ni même à être jaloux. La mollesse de sa virilité annonce peut-être des temps plus « ouverts », sinon en tous points meilleurs. A notre ère post-révolution sexuelle de toutes les combinaisons et recombinaisons amoureuses, « l'éternel triangle » se vit-il encore d'une manière aussi compliquée ?

Un auteur et sa flopée de prix

Benedetti, lui, vécut 60 ans avec la même femme. Il a écrit 38 livres de poésie, 16 essais, 9 recueils de nouvelles, 7 romans, 4 pièces de théâtre et enregistré ses textes sur 18 disques. A partir des années 1980, il eut droit à une flopée de prix et distinctions : prix Khristo Botev de Bulgarie, prix Flamme d'or d'Amnesty International, médaille Haydée Santamaria du Conseil d'Etat de Cuba, prix Morosoli d'or de la Fondation Lolita Rubial (deux fois), ordre du Mérite de l'enseignement et de la culture Gabriela Mistral, trois doctorats honoris causa (Alicante, Valladolid, La Havane), prix León Felipe des valeurs civiques, prix Reina Sofia de poésie, prix José Martí, prix Etnosur, médaille d'honneur et prix international Menéndez y Pelayo, décoration Francisco de Miranda reçue des mains d'Hugo Chávez en personne, Ordre de Sauri, Première classe, pour services rendus à la littérature, prix Alba du Venezuela.

Mais pas le Nobel. Un de ses derniers recueils de poèmes s'intitulait *Chansons de celui qui ne chante pas*.

QUI DE NOUS PEUT JUGER

Mario Benedetti
Traduit de l'espagnol
par Serge Mestre
Éditions Autrement
Paris, 2016, 135 pages



En 1930, Elizabeth Smart en vacances au chalet familial de Kingsmere, au nord d'Ottawa

Biographie pour la résurrection d'une profane

Le cœur jamais éteint cherche à rallumer une flamme pour l'œuvre d'Elizabeth Smart

ISABELLE BOISCLAIR

Quinze ans après sa publication au Canada anglais, la biographie d'Elizabeth Smart, née à Ottawa à 1913, paraît en traduction. Ce délai est à l'image de la vie de l'écrivaine, dont le premier roman, *À la hauteur de Grand Central Station je me suis assise et j'ai pleuré*, n'aura été traduit et publié en français qu'en 1993, soit 48 ans après sa parution à Londres en 1945, elle-même pratiquement passée sous silence avant qu'il ne soit réédité en 1966, et en 1975 aux États-Unis. Ce n'est qu'en 1982 qu'elle sera publiée au Canada, qui la découvre alors qu'elle a près de soixante-dix ans ; il est vrai que l'auteure a préféré habiter l'Angleterre. Sa vie reste marquée par cet immense décalage entre la production et la réception de son œuvre, nettement avant-gardiste : s'éloignant du réalisme, ses romans sont empreints de poésie.

Fille d'une famille de la haute bourgeoisie de la capitale, elle échappe à son destin de fille riche et mène sa vie à sa manière, dérogeant à toutes les conventions de sa classe sociale. Ses années de jeunesse la voient parcourir le monde, frayant avec peintres et artistes — elle rencontre Diego Rivera —, se retrouvant dans un ménage à trois au Mexique, hippie avant la lettre. La légende veut qu'elle soit tombée amoureuse de George Barker en découvrant un de ses recueils de poésie, dans une librairie londonienne, en 1937. Leur rencontre survient trois ans plus tard. Ils connaîtront un amour passionné et auront ensemble quatre enfants, même si Barker est marié et qu'ils n'habiteront pour ainsi dire jamais ensemble, sauf pour de courtes périodes. Elizabeth cache sa première grossesse à ses parents et va se réfugier dans un village perdu de la côte ouest pour accoucher. C'est à ce moment, en 1941, qu'elle termine son roman, qui ne sera publié qu'en 1945. Sa mère trouve le roman indécent (« elle le voit comme le compte rendu de "l'érotomanie" d'une jeune femme indocile qui est disciple d'Henry Miller ») ; elle brûle son propre exemplaire de *By Grand Central Station I Sat Down and Wept* ainsi que

les six seuls autres diffusés au Canada, tout en faisant des pressions pour que le livre n'y soit plus exporté. On aura remarqué que le titre détourne un verset biblique : réécriture profane qui comportait sa charge provocatrice pour l'époque, surtout appliquée au récit d'un amour adultère.

Difficile reconnaissance

Elizabeth Smart souhaitait consacrer sa vie à l'écriture ; son statut de mère monoparentale l'en détourne. Vivant dans des conditions difficiles, elle écrit dans divers magazines pour subvenir à ses besoins. De son côté, George Barker aura quinze enfants avec plusieurs femmes, sans jamais cesser d'écrire. Si elle expérimente directement cette inégalité, ce n'est qu'au milieu des années 1960 qu'elle prend la parole pour la dénoncer, consacrant plusieurs articles à l'invisibilité des femmes écrivaines. En 1970, elle écrit dans son journal : « [George] a consacré sa vie entière à l'écriture, sans se laisser distraire par l'amour ou les autres. Ou alors il s'en est servi pour nourrir son art. » Plus tard : « *Le ventre est un bagage encombrant.* » Libérée du fardeau maternel, elle publie quatre recueils de poésie dans les années 1970 et 1980. Une tournée littéraire au Canada, en 1982, la laisse amère et insatisfaite ; elle qui aime boire et parler de poésie toute la nuit trouve trop policés les milieux littéraires et universitaires qui l'accueillent. Elle leur préfère *L'arrogance des vauriens*, titre d'un poème publié en 1951, qui sera intégré au roman éponyme paru en 1977. Elle meurt en 1986.

« *Chaque génération éprouve, semble-t-il, le besoin de revenir à cette femme difficile, ardente exemplaire et seule* », écrivait Lori Saint-Martin en ces pages en 2002. Si cette biographie peut amener une nouvelle génération à la lire, il se pourrait bien que ses livres ne meurent pas, ce qui serait une belle revanche.

Collaboratrice
Le Devoir

LE CŒUR JAMAIS ÉTEINT
UNE VIE D'ELIZABETH SMART

Rosemary Sullivan
Traduit de l'anglais
par Marie Frankland
Leméac
Montréal, 2016, 456 pages

LITTÉRATURE AMÉRICAINE

Le futur antérieur de Ben Lerner

10:04 donne l'heure juste sur une autofiction new-yorkaise qui mêle transmission de la vie et littérature

CHRISTIAN DESMEULES

Le passé est-il un gage de l'avenir ? Parfois oui, parfois non. Il l'est surtout lorsque, d'un roman à l'autre, le talent est au rendez-vous.

Dans une autofiction déjantée et un voyage temporel où se mélangent associations d'idées et souvenirs, un narrateur presque identique à celui qu'on rencontrait dans *Au départ d'Atocha* (L'Olivier, 2014, réédité en poche), le fascinant premier roman de Ben Lerner, essaie de nous dire sa vérité fuyante.

L'écrivain américain s'impose encore une fois sur fond de catastrophes personnelles et collectives. Après avoir abordé l'expérimentation de drogues, l'exil et l'attentat de mars 2004 à Madrid, il entrechoque cette fois dans *10:04* la maladie, la postérité — biologique ou littéraire — et l'ouragan Sandy, qui a frappé les côtes de la Nouvelle-Angleterre en 2012. Trentenaire célibataire hétérosexuel installé à Brooklyn, poète névrosé et hypocondriaque, prof de création littéraire qui surfe un peu sur le « succès critique inattendu » de son premier roman, Ben est à un tournant.

Sa meilleure amie, Alex, qui voit filer les aiguilles de son horloge biologique, lui demande d'être le père biologique de son enfant — par insémination artificielle, bien sûr, parce que coucher ensemble serait peut-être étrange.

Lorsqu'il apprend qu'il est atteint d'une rare maladie du cœur, son imagination dramatique s'emballe en attendant un diagnostic plus précis. La possibilité prochaine de sa propre mort jointe à l'idée de la paternité va déclencher



Dans le film *Retour vers le futur*, en frappant l'horloge de l'hôtel de ville à 22h04, la foudre permet à Marty McFly de revenir dans son présent.

chez lui une intense réflexion où se mêlent le passé et le futur, le réel et la fiction.

L'heure du retour

Tout comme s'y mêlent bêtes poulpes et brontosaurus, un petit garçon de huit ans et un vieux couple de poètes, la qualité discutable de son sperme, la tragédie de la navette Columbia et *Retour vers le futur*. Dix heures et quatre minutes, c'est l'heure exacte à laquelle Marty McFly, le héros de ce fameux film de science-fiction des années 1980, doit revenir pour réussir son risqué voyage dans le temps...

Des péripéties qui viennent nourrir le roman qu'il s'est engagé à écrire en échange d'une avance substantielle. Un roman dans lequel un écrivain qui lui ressemble drôlement essaie de vendre ses archives personnelles, dont il a gonflé la valeur en falsifiant sa correspondance avec quelques écrivains célèbres.

Un véritable maelström qui va se mettre à cristalliser au cours d'une résidence

d'écriture de quelques semaines à Marfa, une colonie artistique branchée du Texas. Le reste du temps, il se promène dans New York — ce nombril du monde —, angosse ou désire, a des trous noirs et des fulgurances.

Par la magie de l'écriture de Ben Lerner, le faux roman sur la fraude littéraire et la fabrication du passé se change sous nos yeux en vrai roman sur un présent bien vivant, mais rempli de ses multiples futurs. Car, au final, l'écrivain narrateur s'est décidé pour « une œuvre qui, à l'instar d'un poème, n'est ni de la fiction ni de la non-fiction, mais un vacillement entre les deux ».

En divisant son roman riche et difficile à résumer entre deux personnages, le Je et l'Auteur d'un « roman virtuel », Ben Lerner nous offre aussi un passage une brillante démonstration de création littéraire *in vivo* où se mélangent paternité et transmission.

Écrivain pour écrivains, comme on le dit parfois de Pynchon, Nabokov, Foster

Wallace, Sebald ou Bolaño, Ben Lerner avance sans masque sur la mince ligne qui sépare la réalité de la fiction.

Sans jamais être avare d'intelligence et de sensibilité — et avec beaucoup d'autodérision, il faut le dire —, Ben Lerner opère un peu à la manière d'un boa constrictor. Sa drôle de fiction entoure son lecteur, le comprime, l'avale.

« *Et si, à la fin du livre, tout est comme à présent, mais à peine modifié ?* » C'est un risque qui en vaut la peine. Même pour le lecteur.

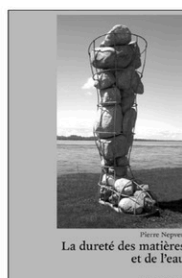
Collaborateur
Le Devoir

10:04

Ben Lerner
Traduit de l'anglais
par Jakuta Alikavazovic
L'Olivier
Paris, 2016, 266 pages



Normand de Bellefeuille
Le poème est une maison de bord de mer
(poésie)



Pierre Nepveu
La dureté des matières et de l'eau
(poésie)



Louise Warren
La vie flottante
(essai)

Bravo à nos finalistes aux
Prix du Gouverneur général

ESSAIS

Le talent caché derrière les écrivains

Le gardien de la norme dévoile le journal intime d'un réviseur amoureux de son art

LOUIS CORNELLIER



On pense souvent que pour écrire de bons livres, il suffit d'avoir un sens du récit ou des idées fortes. Or, des histoires et des pensées, c'est d'abord une langue. On a tort de faire de cette dernière un simple support du reste, qui serait l'essentiel. Un livre, ce n'est qu'une langue en acte, organisée par un artiste ou un penseur. Aussi, il n'y a pas de bons livres sans souci maniaque de la langue.

L'écrivain américain Raymond Carver l'avait compris. « C'est à cela, confiait-il, que je voulais moi-même parvenir en écrivant des nouvelles: combiner le mot juste et l'image idéale à une ponctuation rigoureuse et sans faille afin que le lecteur soit totalement absorbé par mon récit, que rien au monde ne puisse l'arracher à sa lecture, sauf peut-être l'incendie de sa maison. »

Pour atteindre cet acmé, les écrivains — tous, sans exception — ont besoin d'aide. Donner du rythme, de l'élan, de la vie à la langue, lui imprimer une marque personnelle est bien sûr leur affaire, mais la langue, si complexe, exige plus encore: le respect de ses règles, qu'il ne revient pas à chacun de réinventer. C'est alors qu'entre en jeu, dans le processus de fabrication du livre, le réviseur linguistique, ardent protecteur de la norme devant l'Éternel. Sans lui, bien des grands livres que vous avez aimés vous seraient tombés des mains.

Protéger la langue

Jean-Pierre Leroux (1952-2015) a été le réviseur de

plusieurs écrivains québécois. Sans « son œil de lynx », pour reprendre la formule de sa préfacière Monique Proulx, certains des livres des Jacques Poulin, Marie-Claire Blais, Marie Laberge, Gaétan Soucy, Michel Tremblay, Robert Lalonde et Monique La Rue n'auraient pas été exactement les mêmes.

Dans les derniers mois de sa vie, Leroux avait entrepris de réfléchir sur son métier afin de le faire mieux connaître. *Le gardien de la norme*, son livre posthume, traite donc avec intelligence du rôle du réviseur linguistique, tout en évoquant avec délicatesse la personnalité de quelques écrivains avec qui Leroux a travaillé. « Ce livre hors norme, note à raison Monique Proulx, n'est pas simplement un exercice littéraire, c'est un journal intime, à l'écriture frémissante et précise, qui nous dévoile les forces et les blessures d'un homme habité par la passion de son métier. »

Le réviseur, explique Leroux, est là pour assurer la correction de la langue dans toutes ses composantes: vocabulaire, morphologie, syntaxe, ponctuation, niveaux de langue, clarté des phrases et du propos. Il vérifie aussi l'exactitude des noms propres, des faits et des dates. Il doit toutefois s'en tenir à « l'humilité du technicien », car « l'application des normes ne doit jamais empiéter sur la personnalité du ton ». Réviser Michel Tremblay, qui tient à « réduire au minimum la distance entre le langage de sa narration et celui de ses personnages, afin de ne pas se placer au-dessus d'eux », n'est pas la même chose que réviser Gaétan Soucy ou Marie-Claire Blais.

Leroux avait ses outils de prédilection: *Le Petit Robert*, qu'il qualifie de « bible généraliste », *Le Bon Usage*, *L'Art de*



D. R.

Modeste technicien de la langue, Jean-Pierre Leroux a partagé pendant des années sa passion pour la justesse des mots.

conjuguer de Bescherelle, le *Multidictionnaire de la langue française* (pour les emplois québécois, précise-t-il), le *Colpron* (pour les anglicismes) et le *Ramat de la typographie*. Il n'en faisait pas des paroles d'évangile pour autant. Il convient parfois d'accepter, suggère-t-il, « des emplois que l'usage a fini par imposer » et de plier la norme aux besoins, sans compter qu'il arrive aux ouvrages de référence de se contredire.

Il reste que le respect de la norme doit prédominer, pour éviter la ruine de la langue. « Garder, écrit Leroux, c'est surveiller, non pour prendre en flagrant délit, mais pour mettre à l'abri. C'est protéger, non contre le changement, mais contre la disparition, l'écroulement. » C'est beau et juste.

Portraits d'auteurs

Lecteur émerveillé depuis l'enfance, grâce à Bob Morane, Leroux a découvert, en travaillant dans le monde du livre, la susceptibilité de ces « écorchés vifs que sont les personnes qui s'investissent dans l'écriture ». Quand nous aimons leurs œuvres, note-t-il, les écrivains saluent notre

jugement et quand nous ne les aimons pas, ils crient au mépris. Les rapports de Leroux avec son ami Gaétan Soucy, « un puits sans fond d'anxiété », ont souvent été tendus pour cette raison. À la suite d'une réserve émise sur l'œuvre du romancier, écrit le réviseur, « je devais tâcher de le rassurer sur son talent, de reconforter le petit garçon tapi en lui ».

Les modestes portraits d'écrivains (Gaston Miron, Jacques Poulin, Michel Beaulieu, Denis Bélanger, Michel Tremblay) que trace Leroux dans ce livre sont émouvants. Alors qu'on lui avait présenté Félix Leclerc comme revêche, il découvre un homme « d'une courtoisie et d'une gentillesse inouïes ». On retrouve aussi avec nostalgie le romancier Jean-Marie Poupart, mort en 2004, dont la joie de vivre et la bonhomie cachaient, en fin de parcours, une certaine amertume engendrée par la mauvaise réception critique de ses livres. Le paradoxal Victor-Léry Beaulieu, combattif et querelleur, mais aussi « simple et doux », reçoit un bel hommage, même si l'anecdote évoquée se passe à une époque où l'ogre carburait au fort.

Jean-Pierre Leroux, le modeste technicien, raconte ici avec élégance et pudeur sa « passion pour les mots », pour la langue française et pour la lecture, cette miraculeuse activité qui « [crée dans nos têtes] un espace ample et généreux », qui nous révèle la vie et le monde dans un silence habité par l'essentiel.

louisco@sympatico.ca

LE GARDIEN DE LA NORME

Jean-Pierre Leroux
Préface de Monique Proulx
Boréal
Montréal, 2016, 256 pages

L'Amérique dans l'obscurité

Face au duel électoral Clinton-Trump, Chris Hedges n'épargne ni les démocrates ni les républicains

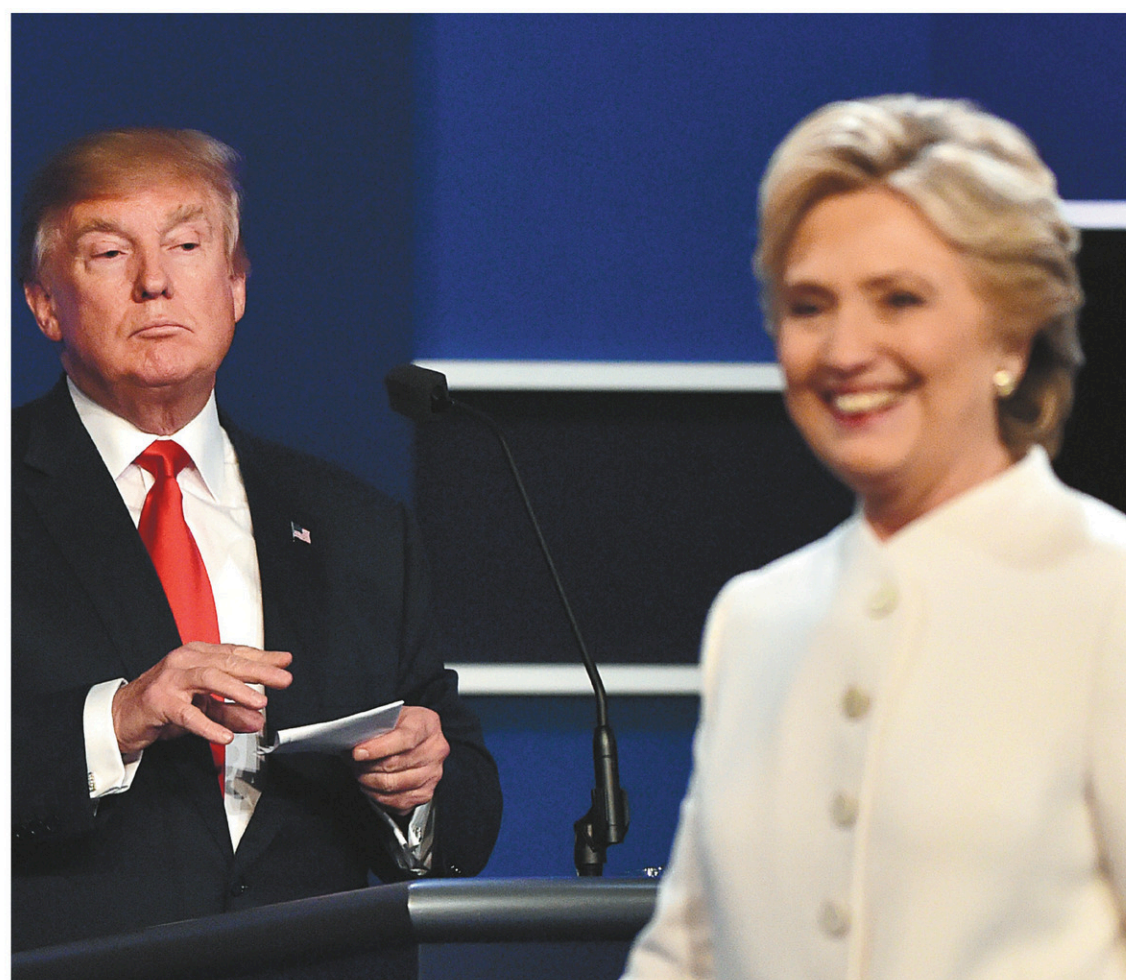
MICHEL LAPIERRE

Que le populiste Donald Trump, antithèse colorée du politicien conventionnel, as de l'illusion, ait du succès auprès du public et soit à l'avant-scène médiatique dans la campagne présidentielle aux États-Unis dénote le grave malaise socioéconomique que connaît le pays. Voilà ce que soutient l'essayiste américain Chris Hedges dans *L'âge des démagogues*. Pour lui, le faux progressisme des Clinton et d'Obama permet cet émoi « fascinant ».

Le terme « fascinant » peut surprendre. Hedges, ancien correspondant de guerre au *New York Times*, collaborateur de magazines influents, comme *Harper's*, l'applique au mouvement à « plusieurs visages » propre à un « segment de la population blanche désœuvrée » dans ses entretiens en 2015-2016 avec l'essayiste québécois Pierre-Luc Brisson.

Les travailleurs blancs assez peu scolarisés, explique-t-il, victimes de la mondialisation de l'économie, de la désindustrialisation et de la désyndicalisation des États-Unis, prêtent l'oreille aux propos de Trump sur le retour à la prospérité de l'Amérique d'antan. Il précise: « La raison pour laquelle ils ont décidé de se retrancher dans ce système de pensée magique, mythique — et c'est ce qu'a toujours été le totalitarisme —, c'est qu'ils ne pouvaient plus rien faire face aux assauts du monde réel. »

Audacieuse et pessimiste, son analyse apparaît pourtant sans faille. Trump répond, aux yeux de Hedges, à « une colère légitime envers une élite libérale autoproclamée, incarnée par des figures comme les époux Clinton ou Barack Obama, qui ont adopté le discours empathique de la gauche, mais qui



PAUL J. RICHARDS AGENCE FRANCE-PRESSE

Mercredi soir à l'Université de Las Vegas, au Nevada, les deux candidats à la présidence américaine ont une dernière fois croisé le fer lors d'un ultime débat télévisé.

ont par la suite servi le pouvoir de la grande entreprise ».

Un rigoriste contre l'hypocrisie

On peut reprocher un rigorisme moral et un idéalisme religieux à l'essayiste, pasteur presbytérien de gauche qui ne craint pas d'initier aux idées radicales d'Eduardo Galeano sur l'asservissement yankee de l'Amérique latine les détenus américains, souvent issus des minorités, parfois au péril de sa sécurité. Aux idées aussi de Dee Brown sur la

discrimination aux États-Unis des Amérindiens et de Howard Zinn sur celle des Noirs. Mais peut-on rester insensible à la manifestation de ce qu'il appelle « l'hypocrisie » de Bill et Hillary Clinton ?

Hedges reproche à Bill Clinton d'avoir « détruit » la sécurité sociale dans les années 1990, surpeuplé les prisons en renforçant le système pénal, « trahi » les travailleurs des États-Unis par l'Accord de libre-échange nord-américain qu'aggraverait le Partenariat transpacifique voulu par Obama. Il accuse Hillary Clinton de servir indéfectuellement Wall Street, de défendre un féminisme de façade

puis les minorités sans rien leur offrir de concret.

Les Américains blancs déclassés, déçus par l'élite libérale et séduits par Trump, risquent de se retourner contre les valeurs libérales en soi. Héritier de Calvin, Hedges le prédit au nom d'un déterminisme à la fois sombre et logique.

Collaborateur
Le Devoir

L'ÂGE DES DÉMAGOGUES ENTRETIENS AVEC CHRIS HEDGES

Pierre-Luc Brisson
Lux
Montréal, 2016, 128 pages



PREMIER ROMAN

UN MIXTAPE EN HÉRITAGE

Marie-Lyse Paquin
Québec Amérique
Montréal, 2016, 136 pages

Avouez qu'il faut avoir du culot pour faire écouter du Dead Can Dance à un vivant en train de mourir! C'est pourtant ce qu'a fait Marie-Lyse Paquin, quelques heures avant la mort de sa mère, partie danser ailleurs en laissant son cancer et les siens derrière elle. L'instant est dévoilé avec élégance dans *Un mixtape en héritage*, bouquin qui aurait pu être un roman, mais qui forme surtout une série d'introspections très sensibles, une exploration de l'identité composite de l'auteure, au fil de 16 chansons et des émotions qu'elles ont fait émerger en elle à des moments précis de sa vie. Marie-Pierre Arthur (*Elle*), The Cure (*A Forest*), Philip Glass (*Mad Rush*) ou encore Sigur Rós (*Variad*) sont là pour témoigner du profond romantisme qui semble habiter l'auteure et qui teinte ce délicat voyage en arrière, à la pudeur maîtrisée, voyage intérieur amorcé après la mort de ses deux parents, comme pour mieux chercher à voir plus clair en avant.

Fabien Deglise



RÉCIT

LE SOURIRE DE LETICIA

Manu Militari
Stanké
Montréal, 2016, 184 pages

Une fois revenu de voyage, il est toujours ardu de raconter à nos proches les émotions qui nous ont porté au fil de nos pérégrinations. C'est dans cet exercice périlleux que s'est plongé le rappeur Manu Militari, qui signe avec *Le sourire de Leticia* un premier ouvrage sans atteindre complètement la cible. Militari, qui ici ne joue pas la carte du musicien, couche sur papier son périple dans la ville de Leticia, en Colombie. Le mot périple est peut-être mal choisi. La trame de l'auteur est loin du tortueux fleuve Amazone, plus proche de la lenteur, de l'anecdote, du quotidien du voyageur, des occasions à saisir, des terrasses, des cafés, des filles et des amis. C'est peut-être à cause de la chaleur de la jungle, mais Militari peine à soulever réellement l'intérêt malgré une plume polyglotte et pas trop propre. Des choses se passent, mais surtout dans les quelques *flash-back* de ses voyages passés. On aimerait sourire davantage, mais ce journal de bord, qui manque de fougue, ne le permet pas.

Philippe Papineau



JEUNESSE

SATURNE, LE CHEVAL DE CIRQUE

Jennifer Tremblay
Soulières
Montréal, 2016, 64 pages

Amélie et son grand-père passent de beaux jours à s'occuper des chevaux. Quand un cirque débarque au village, le sort réservé aux bêtes ne les laisse pas insensibles et Amélie, contre la volonté de son grand-père, va le faire savoir aux forains. Petit roman aux contours moralistes, *Saturne, le cheval de cirque*, avec son écriture simple et authentique, nous transporte dans l'univers de cette fillette sensible. On reprochera peut-être à l'héroïne cet excès de gentillesse, propension à la bonhomie chrétienne qui invite à tendre l'autre joue et qui relève ici d'une vision utopique des relations humaines. Mais l'excès d'empathie n'empêche pas de traverser le roman d'un coup, happé par le rythme cadencé et riche de la trame. Les quelques monographies signées Jean-Luc Trudel qui sillonnent les pages apportent par ailleurs un heureux mélange de douceur et de dureté au fondement du récit.

Marie Fradette

MARIE-CHRISTINE PINEL



Fontaine de feu

Et autres mouillures

« Marie-Christine Pinel est sexologue depuis près de deux décennies et c'est par l'écriture de nouvelles qu'elle explore les liens complexes qui unissent ceux qui se désirent — ou pas —, le tout avec érotisme et beaucoup d'intelligence. »

Josée-Anne Paradis, *Les libraires*

LEMÉAC

lemec.com

Société de développement des entreprises culturelles

© Jacques Hillon